

Postface

L'essai de Marie Schmidhauser, *Sartre autobiographe : enjeux de posture auctoriale autour des Mots*, vient s'ajouter à l'imposante bibliographie des études sartriennes et pourtant il ne s'y noie pas, tant la perspective adoptée et l'interprétation faite du geste autobiographique et de ses implications littéraires, philosophiques et politiques, se distingue par son originalité et sa minutie. L'ouvrage est issu d'un mémoire de master très remarqué par le jury, soutenu à l'Université de Lausanne en juin 2024.

La réflexion se développe à partir d'un paradoxe bien connu : Sartre a toujours rejeté l'entreprise autobiographique comme narcissique et fallacieuse, lieu par excellence de l'« illusion rétrospective » et de la mauvaise foi. Et pourtant il a écrit et publié divers textes de ce type, dont *Les Mots* (1964), le plus célèbre d'entre eux. Fidèle à sa méfiance première, Sartre a donc cherché à élaborer une nouvelle forme de discours sur soi. Pour ce faire, il n'entreprend rien moins que l'auto-déconstruction de sa vocation littéraire, en mobilisant sa théorie de la liberté du sujet, confrontée au marxisme et à la psychanalyse. Lecteur de la phénoménologie de Husserl, Sartre considérait l'Ego comme un simple support des phénomènes psychiques, peu propice à une connaissance méthodique. Et pourtant, des écrits posthumes comme les *Carnets de la drôle de guerre*, tiennent, sur le mode du journal, un réel discours d'auto-analyse. Leur protocole original mêle transparence et autocritique. Les *Carnets*, de même que certaines lettres à Simone de Beauvoir, documentent des expériences fondatrices dont *L'Être et le néant* (1943) constituera la forme méthodique et aboutie. Ils nourrissent ensuite, durant de nombreuses années, le tortueux projet des *Mots*.

Marie Schmidhauser entreprend une lecture *posturale* des écrits autobiographiques de Sartre qu'elle croise avec d'autres documents (notamment de nombreux entretiens) où se construit l'image publique du grand écrivain et philosophe, dans les années de sa célébrité littéraire quand émerge lentement le projet des *Mots*. Elle montre combien ce récit constitue une entreprise d'autocritique radicale de ses origines bourgeoises et que la réévaluation de sa prime éducation comme de sa morale de classe s'inscrit pleinement dans le projet d'une littérature engagée. Une fois défait le statut et les privilèges du jeune Poulou dans une famille dressant le petit génie à exalter sa singularité, Sartre peut mettre à nu la fonction ambiguë de sa vocation littéraire. Centrale dans sa pensée, la question de l'« authenticité » devient la mesure de sa propre trajectoire et il ne recule pas devant le courage (voire le cruel plaisir) de penser contre lui-même.

Ambigu et singulier pacte de lecture des *Mots*, comme le montre l'essayiste : annoncé comme une autobiographie, il déjoue les attentes du genre par une ouverture à la troisième personne et le ton auto-ironique qui y domine. Sartre s'efforce de donner une image d'auteur lucide, dépréciant son enfance et sa vocation littéraire, décrite comme une illusion névrotique imposée par un entourage tout imprégné des idéaux de la III^e République. La dérision joue un rôle central dans cette déconstruction de la « Comédie familiale » ainsi que des prétentions littéraires de l'enfant « monstre » qu'il fut. Une telle critique de la littérature, envisagée comme le résidu idéaliste d'une classe lettrée, n'en est pas moins exempte de contradictions. Sartre retourne sa culture héritée contre le milieu d'origine mais le montage des *Mots*, minutieusement travaillé, ainsi que le style elliptique et savant, témoignent d'une visée rhétorique qui semble contrarier l'exigence d'authenticité.

C'est là que, comme le montre Marie Schmidhauser, se joue le passage au politique, si central chez Sartre qui s'envisage dans *Les Mots* comme un « universel singulier » et cherche à dépasser sa singularité pour s'inscrire au sein

d'un collectif, celui du peuple conscient et politiquement actif. C'est le cas dans la célèbre finale du récit,

Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de « l'élite » : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un « talent » : ma seule affaire était de me sauver – rien dans les mains, rien dans les poches – par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage, je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et qui vaut n'importe qui.¹

Que signifie être « n'importe qui », quand la notoriété et le statut de philosophe comme d'écrivain, doté d'un réel pouvoir éditorial et médiatique², contredisent cette prétention ? Cette tension entre individualité et universalité traverse aussi bien ses interventions publiques que son rapport à l'argent, à propos de quoi Marie Schmidhauser fait de pénétrantes remarques. La posture auctoriale de Sartre demeure donc profondément ambivalente. Même s'il prétend, dans *Les Mots*, prendre congé de la littérature, l'auteur continue de reconnaître à l'écriture une fonction communicationnelle et signifiante de première importance. Loin de constituer un simple adieu à ses anciennes croyances littéraires, *Les Mots* exprime une relation complexe et sensible au langage, oscillant entre désillusion et attachement. L'écrivain ne peut se défaire totalement de la littérature, qui reste pour lui un moyen inégalé de dépassement du réel.

À travers des analyses détaillées, Marie Schmidhauser met en lumière les stimulantes contradictions qui traversent ainsi le discours autobiographique sartrien. En se racontant, l'écrivain construit une image de soi à la fois lucide et paradoxale, oscillant entre dépréciation et affirmation de sa singularité. Il confie ainsi à son autobiographie le rôle d'une affirmation politique, moins en

1 Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 139.

2 Anna Boschetti, *Sartre et les temps modernes : une entreprise intellectuelle*, Paris, Minuit, 1984.

termes d'idées que de posture publique. En y sabotant, à ses dépens, la figure du *grantécrivain* (le mot est de Dominique Noguez³), Sartre désacralise la Littérature-monument, celle que le système scolaire perpétue mécaniquement : il l'arrache définitivement aux arrières-mondes théologico-politiques pour la rendre à sa conjoncture sociale-historique⁴. Les philosophes pragmatistes diraient, à ce propos, que la littérature n'est pas seulement un corpus de textes à interpréter, mais bien une activité collective ouverte sur des enjeux politiques et moraux. Autobiographie engagée, pétrie de paradoxes, *Les Mots* valorise en somme la figure de l'intellectuel démocratique qui, une fois congédié la mythologie du génie, peut rejoindre ses semblables dans la lutte quotidienne sans crainte d'avoir « les mains sales ».

Jérôme Meizoz

3 Dominique Noguez, *Le Grantécrivain et autres textes*, Gallimard, « L'Infini », 2000. Voir aussi, Johan Faerber, *Le grand écrivain, cette névrose nationale*, Paris, Pauvert, 2021.

4 Jérôme Meizoz, « Le sacré littéraire résiduel : une enquête », *CONTEXTES*, revue de sociologie de la littérature, Liège, septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/11089> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.11089>.